

Gilles Hénault, l'un des fondateurs de la modernité québécoise

Jean Royer

Numéro 85, printemps 1997

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/39056ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Royer, J. (1997). Gilles Hénault, l'un des fondateurs de la modernité québécoise. *Lettres québécoises*, (85), 8–9.

par-delà l'effarant silence qui nous sépare désormais de lui, j'entends lui dire encore une fois l'étonnement d'une rencontre fortuite mais nécessaire. Miron en poésie fut de ceux qui m'ont mené, qui en ont mené tant au pays de conquête, au pays du jamais entendu, là justement où un pays l'attendait, pays qui l'aura écouté chanter et pourfendre, mais qui ne se sera jamais rendu à sa chimère :

*Rien n'est changé de mon destin ma mère mes camarades
le chagrin luit toujours d'une mouche à feu à l'autre
je suis taché de mon amour comme on est taché de sang
mon amour mon amour fait mes murs à perpétuité*
(« La braise et l'humus »)

Hugues CORRIVEAU

L'invention de Gilles Hénault ou Le feu insolite

Une tendresse très large — voix du cœur, voix du soir — m'envahit quand, roulant vers chez moi, j'écoute une superbe émission au FM de Radio-Canada préparée par André Major.

J'Y ENTENDS UNE VOIX DOUCE, une sorte de langueur dans le tendre du ton : c'est Gilles Hénault. C'est encore lui tout près qui emplît l'habitable, qui casse le soir, la définitive disparition. Gilles Hénault vient de mourir, la veille ; et cette fois, Radio-Canada réagit rapidement, fait si bellement les choses que souvent les larmes me viennent aux yeux. J'entends cette parole qui dit l'enfance et les images surréalistes, j'entends l'émerveillement du monde jouer sur les ondes, traverser la nuit courbe, les grands élancements de lumière qui strient l'autoroute. Je prends note de cette immense présence, des hommages. Je prends note de ma propre tristesse, car celui qui disparaissait, la veille, fut pour moi un phare, un accompagnateur constant en poésie. C'est celui qui entre tous m'aura donné foi en cette folie du poème, qui m'en aura ouvert les arcanes. J'en ferai un livre, j'y travaillerai à l'université, il me donnera des joies immenses durant la rédaction de mon mémoire. Et puis voilà : on annonce sa mort, on annonce son retour aux sources, son infinie absence. Et la fulgurante magie du siècle me le redonne encore maintenant alors que, au volant de ma voiture, j'irai, dans la luminescence de cette voix rauque, et grave, et belle, croire un instant à son incalculable présence encore parmi nous. J'ai la peine de ceux qui savent l'ami parti dans la lumière ; mais je sais moi vers où il court, celui des immensités, c'est vers l'éternité :

Non, ce n'est pas si grave, il marche seulement. On a cru qu'il courait parce qu'il est vieux et qu'il tremble.

Exténué, ce n'est pas le mot, écrabouillé sous le talon d'un archange : voilà la vérité.

Pendant que l'aube se lève enfin, et que les mares fument attisées par le vent du sud, il s'arrête, plein de la nausée du vol des vautours voraces. En équilibre sur le bout du monde et trempant un orteil dans la merde.

Il est arrivé, mais il ne sait pas où. Bien sûr, c'est un cimetière d'éléphants et pour la première fois le soleil se lève à l'Ouest.

(« Le voyageur »)

Le voici donc en pays connu, ce chasseur de bêtes à deux dos, ce migrateur d'images. Le voici étourdi par tant de présences, par tant d'égarés. On le fête. On dit, d'un amour jamais tari, que les textes restent telles des sentinelles de sens, telle une émouvante passion d'aurores boréales et de sémaphores signant, de tous les signes secrets, l'univers inachevé d'un poète tombé malade, foutu de mourir comme un homme, encombré d'existence. Destinée malade de cette humanité qui se voue à la mort, au feu de joie, à l'accomplissement. Le voici en allé bien loin de nous, celui qui nous aura donné une œuvre, qui aura pensé la fébrilité du texte poétique comme un sourire, comme la joie du monde. Il lui fallait trouver l'alchimie de tous les ors, toute neige, tout ce paysage québécois, toute cette force de retourner au signe des naissances pour en indiquer la fulgurance. Poésie moderne, poésie extrême.

Et même si le poète est arrivé enfin au « cimetière d'éléphants », il n'y sera pas seul, car le lieu est peuplé, car on croirait, là, des anges venus à sa rencontre, car devant lui « la petite fille [est] pieds nus dans la glace fondante / son cœur comme une lanterne » (« Temps des aurores du temps »). Guidé par elle, le voici non pas qui court, mais qui marche vers sa fin irrévocable. Alors, « toute mouvance se givre et la durée, la durée se fige » (« Sémaphore II »). C'en est fait de lui.

Mais, tout à coup, « sous la voussure du ciel / s'allume une bourrasque de sel » (« Sémaphore I »). S'épand alors dans l'univers une tombée de pages, une nuée de poèmes venus de partout et de toujours, voici enfin venu le temps de tous ces *Signaux pour les voyants* comme autant de dons, comme autant de merveilles, parce que c'est tout entier Gilles Hénault, en ce tourbillon, revenu. Adieu, Gilles Hénault. Voici revenu le temps de lire.

Hugues CORRIVEAU

Gilles Hénault, l'un des fondateurs de la modernité québécoise

Le poète Gilles Hénault s'est éteint le dimanche 6 octobre à l'aube, dans un hôpital de Montréal, à l'âge de 76 ans. Il était né le 1^{er} août 1920 à Sainte-Majorique.

GILLES HÉNAULT AVAIT REÇU EN 1993 le prix Athanase-David du Québec pour l'ensemble de son œuvre et, en 1972, le prix du Gouverneur général pour sa rétrospective intitulée *Signaux pour les voyants*, qui en fait l'un des fondateurs de la modernité québécoise. Il a publié sa première suite poétique, *L'invention de la roue*, dans la revue *La Nouvelle Relève*. Il fait paraître son dernier recueil de poésie, intitulé *À l'écoute de l'écoumène*, 50 ans plus tard, en 1991, aux Éditions de l'Hexagone. Ce livre est celui d'un poète qui fait écho aux angoisses et aux questions de notre temps avec une grande acuité.

Gilles Hénault a mené une vie engagée sur les plans tant social et politique que culturel. Après ses études à Montréal, il a été journaliste au *Jour*, au *Canada*, puis à *La Presse*, au *Devoir*, où il a été directeur de la section des arts de 1959 à 1961, et par la suite au *Nouveau Journal*.

En 1946, il fondait avec Éloi de Grandmont les *Cahiers de la file indienne*, une collection de livres de poésie illustrés par des artistes tels que Pellon, Daudelin et Mousseau.

Gilles Hénault a collaboré, en tant que poète, journaliste ou critique



Gilles Hénault

d'art, aux principales revues de son temps, dont *La Relève*, avec Saint-Denys-Garneau, *Amérique française*, *Place publique*, *Gants du ciel*, *Études françaises*, *Canadian Art*, *Possibles*, dont il a été l'un des membres fondateurs, ainsi qu'à *Estuaire* et à *Vie des Arts*.

Ami de Pellan et de Borduas, il a aussi été actif dans le milieu des arts. Après avoir fait partie de nombreux jurys en tant que critique d'art, il a occupé, de 1966 à 1971, le poste de directeur du Musée d'art contemporain. En 1984-1985, il était directeur du département des Arts plastiques de l'Université du Québec à Montréal (UQAM) et, en 1985-1986, il présidait le comité du ministère des Affaires culturelles du Québec pour l'intégration des arts à l'architecture.

Gilles Hénault a enseigné durant plusieurs années à l'UQAM où il a animé, entre autres, des ateliers d'écriture. Conférencier invité en Suisse, en Italie et en France, il a participé à de nombreux récitals de poésie. Ses poèmes ont été traduits en anglais, en espagnol, en italien, en hongrois, en polonais et en ukrainien.

S'il est une poésie engagée, c'est bien celle de Gilles Hénault, qui fut l'un des premiers poètes québécois à utiliser un « je » voyant, pensant, croyant, chantant et désirant, un moi qui « cherche un avenir absolu », comme l'a souligné le professeur Joseph Bonenfant.

Quand nous relisons sa suite *L'invention de la roue*, publiée en octobre 1941, nous voyons bien que la tension entre le Présent et l'Avenir forme l'œil du visionnaire. Le poète « profère » le présent et « descend » dans la réalité. Cette « roue », figure parfaite mais non immobile, c'est aussi l'orbe des passions et le mouvement du monde où le poète est « en vigie » et découvre la fraternité de « nos fronts accablés », de nos douleurs, de nos désirs, de nos râles et de nos chants.

C'est en s'ouvrant sur « la misère profonde », sur « la détresse humaine » que le poète entretient sa relation avec le temps et l'espace du monde. Le langage lui donne sa conscience sociale et politique. Dans l'histoire de la poésie québécoise, l'œuvre de Gilles Hénault établit la relation de la valeur d'un « je » qui s'accorde à un « nous ». Dans son dernier recueil, *À l'écoute de l'écoumène*, ce « nous » est planétaire. Il concerne cette fin de siècle jusqu'à l'espace intérieur des consciences. Il faut « rêver pour soi et pour tous / dans la haute fidélité du langage », a écrit Gilles Hénault, ajoutant que « la vraie vie est ici », car « c'est ici que tout se passe ».

On se souviendra de Gilles Hénault comme d'un poète engagé envers le langage et la fraternité. Il cultivait la lucidité sans concession. « Je ne prophétise pas, je crie ce qui est », écrivait Gilles Hénault. Pour lui, se mettre « à l'écoute de l'écoumène », c'était trouver un monde habitable, c'était reconquérir la parole dans l'espace de notre conscience de vivre.

Jean ROYER

Gérard Tougas: un chercheur émérite

« Loin des yeux, loin du cœur », dit l'adage. Gérard Tougas, ce grand homme de l'Ouest canadien, en est la triste illustration : à peu près personne n'a signalé la mort de ce chercheur émérite, si ce n'est Adrien Thério dans *Le Devoir*.

C'EST À L'AUTOMNE DERNIER QUE GÉRARD TOUGAS nous a quittés. Il était âgé de 76 ans. Ceux qui le connaissaient étaient toujours étonnés de l'air de jeunesse qu'il dégageait. Il était de ces personnes qui ne vieillissent pas.

Je me souviens de la première fois où je l'ai vu. À vrai dire, je n'ai pas

beaucoup d'honneur à rappeler la chose, puisque ma première rencontre avec Gérard Tougas date de l'année qui a précédé sa mort. Je connaissais pourtant l'écrivain depuis longtemps.

J'avais lu et apprécié son *Histoire de la littérature québécoise* publiée en 1960 en France. Tougas posait sur notre littérature un regard mesuré et intelligent. Il faisait preuve en plus de cette liberté d'esprit qui l'incitait à porter des jugements qui allaient souvent à contre-courant. Cela me plaisait. J'aime les esprits libres qui osent dire ce qu'ils pensent, peu importe que cela plaise ou non. Et puis, Gérard Tougas faisait l'apologie de Georges Bugnet, écrivain de l'Ouest canadien comme lui, romancier que j'apprécie infiniment, auteur de *La forêt*, un roman injustement ignoré, heureusement publié depuis peu dans la collection « Typo ».

Quand nous nous sommes rencontrés dans un hôtel du centre-ville de Montréal, ma surprise a été totale : je savais que Tougas était grand (Adrien Thério me l'avait dit) mais à ce point... Cela me paraissait incroyable pour un homme de sa génération. Il faisait six pieds quatre pouces et les portait avec panache. Mince, élégant, le grand homme offrait une image inoubliable : il avait l'allure d'un grand Texan adolescent et il parlait avec un accent français absolument étonnant. Avait-il réappris le français à l'université, lui dont les parents avaient sans doute connu l'assimilation ? Je le suppose pour avoir vu le même phénomène chez quelques rares rejetons de ma branche américaine.

Ce qui m'a surtout impressionné, une fois que je me suis familiarisé avec la stature de l'homme, c'est l'immense culture du professeur Tougas. Cet homme aimait follement les littératures francophones et en avait fait son champ de spécialisation. Les littératures québécoise, française, suisse et même africaine n'avaient pas de secrets pour lui. C'était aussi un fin connaisseur de la littérature américaine. Et puis, en plus de parler couramment l'anglais et le français, il maîtrisait parfaitement l'allemand.

Il était cultivé, discret, drôle et chaleureux; nous avons passé — en compagnie de Gaëtan Lévesque — une heure charmante. Par la suite, nous nous sommes revus, nous nous sommes parlé, nous avons correspondu (en vue de la publication de *C. G. Jung. De l'belvétisme à l'universalisme*). Chaque fois, c'était un véritable plaisir d'avoir de ses nouvelles.

Quand j'ai appris qu'il nous avait quittés, ma réaction a été celle de l'incrédulité : comment un homme si vif intellectuellement et physiquement pouvait-il mourir ? Et puis, je me suis dit que Gérard Tougas, qui me paraissait si fier de sa forme et de sa lucidité, devait être satisfait que les choses se soient passées ainsi : en deux semaines à peine il avait fait le grand saut de la vie au trépas. Je suis sûr qu'il n'aurait jamais accepté la sénilité. Il était trop fier pour cela.

Ainsi donc, Gérard Tougas aura mené jusqu'à la fin la vie dont il avait rêvé : il s'est promené sur tous les continents pour faire connaître les littératures francophones qu'il aimait tant et qu'il a célébrées de si somptueuse façon.

Qu'il reçoive ici les remerciements de la collectivité québécoise pour le merveilleux travail qu'il a accompli.



André VANASSE



Gérard Tougas